

LE DEVOIR

Vol. LXXXV - No 151

MONTRÉAL, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 JUILLET 1994 3 CAHIERS - 1.30\$ + TPS + TVQ

LES ARTS

*Les trois musts
du Festival de jazz*

PAGE C 1



L'ÉCONOMIE

*La guerre des autoroutes
électroniques*

PAGE B 1



LIVRES

*Vie et mort
du prince Philippe*

PAGE C 8

LES SPORTS

*L'Argentine sous le
coup du «jeudi noir»*

PAGE B 8



PERSPECTIVES

Le Japon à l'heure du social-conservatisme

Le nouveau premier ministre du Japon, Tomiichi Murayama — premier socialiste à gouverner le pays depuis 1948 — a formé jeudi son équipe ministérielle: 13 de ses 20 ministres sont des conservateurs issus du Parti libéral-démocrate. Tel est le prix de cette alliance inopinée entre socialistes et conservateurs, liaison fragile qui vient bouleverser de nouveau le monde politique du pays.

Danny Veary

En un an, les Japonais ont vu émerger quatre premiers ministres des arcanes du pouvoir de Nagatacho, la colline parlementaire nipponne. En raison de cette instabilité politique, le chancelier allemand Helmut Kohl affirmait récemment qu'il commençait à en avoir assez de devoir rencontrer aussi souvent un nouveau premier ministre japonais. Cela se produira toutefois à nouveau la semaine prochaine, à Naples, lors du sommet du Groupe des 7. Comme le premier ministre du Canada, Jean Chrétien, le chancelier Kohl devra découvrir quel est l'ordre du jour politique de ce chef de gouvernement socialiste... à la tête d'un groupe de conservateurs.

Cette alliance laisse la presse japonaise perplexe. «L'impossible est devenu réalité. Il sera toutefois difficile de conserver ensemble toutes les pièces de ce nouveau puzzle», écrit en éditorial le quotidien *Asahi Shinbun* qui qualifie d'«historique» la nomination d'un premier ministre socialiste à la tête du pays. «Les différences entre les deux groupes sont trop grandes pour être surmontées», commente de son côté le *Yomiuri Shinbun*.

A première vue, tout sépare socialistes et conservateurs.

Leur politique étrangère respective en est un bon exemple. Depuis des années, les premiers prônent un pacifisme constitutionnel, s'opposent à l'envoi de Casques bleus japonais au Cambodge et cultivent leurs amitiés avec les régimes communistes de la région. Les seconds se sont notamment faits les apôtres de la *statu quo* et du respect des «liens d'amitié» avec les États-Unis.

Au-delà de leurs divergences idéologiques, les deux partis partagent toutefois une même méfiance à l'endroit des architectes de la coalition de partis de M. Hata. On n'aime pas notamment les méthodes jugées trop brutales d'Ichiro Ozawa, joueur important des coulisses du pouvoir nippon.

Depuis le départ des socialistes de la coalition du gouvernement Hata il y a deux mois, une crise larvée menaçait le gouvernement qui ne pouvait plus compter sur l'appui d'une majorité des 511 députés de la Diète. En démissionnant, samedi dernier, M. Hata a voulu créer un climat favorable au retour des socialistes (74 sièges) au sein de la coalition (183 sièges). Il aura échoué.

Les socialistes qui détenaient l'équilibre du pouvoir ont préféré répondre à l'appel du PLD.

En offrant sur un plateau le poste de premier ministre à M. Murayama, le PLD, force la plus importante au sein de la Diète (206 sièges), s'est assuré à prix fort un retour au pouvoir qu'il avait détenu sans partage pendant 40 ans.

Au-delà des clivages idéologiques et des luttes entre personnalités politiques, conservateurs et socialistes partagent également une même méfiance face à la réforme du système électoral nippon — pas encore en vigueur — qui pourrait désavantager les vieux partis. Il reste à savoir sous quels systèmes auront lieu les prochaines élections.

Le nouveau social-conservatisme nippon pourrait cependant faire l'affaire de la coalition de partis réformistes qui détenait le pouvoir depuis 11 mois. Il pourrait «accélérer le réalignement du monde politique japonais», affirme Katano Akiyama, analyste politique au quotidien *Asahi Shinbun*.

En effet, le PLD a perdu quelques membres lors des tractations des derniers jours. Avec à leur tête l'ancien premier ministre japonais, Toshiki Kaifu, des membres de la faction la plus libérale du PLD ont joint la coalition. Lentement, l'érosion du PLD se poursuit. Elle pourra être fatale lors de prochaines élections.

Dans l'intervalle, le premier ministre Murayama devra garder à l'œil des problèmes urgents: un yen plus fort que jamais, des négociations commerciales avec les États-Unis, le sommet entre les deux Corées. À la tête de son cabinet majoritairement conservateur, M. Murayama a du pain sur la planche.

Arafat rentre triomphalement en Palestine

D'APRÈS REUTERS ET AFP

Toute la bande de Gaza est descendue dans la rue hier pour accueillir triomphalement Yasser Arafat qui a lancé un vibrant appel à l'unité des Palestiniens et s'est engagé à poursuivre son combat jusqu'à son étape ultime, Jérusalem.

«De Gaza, nous irons à Hébron et Naplouse, puis à Tulkarem et Beit Jalla et Beit Sahour et finalement, enfin, à Jérusalem pour y prier», a dit le président de l'OLP devant quelque 10 000 partisans rassemblés sur la place du Soldat inconnu de Gaza-ville.

C'était la première fois depuis juillet 1967, lorsqu'il était venu clandestinement organiser la lutte armée contre Israël, que «Abou Ammar» — nom de guerre d'Arafat — foulait le sol de Gaza.

VOIR PAGE A 8: ARAFAT

VOIR AUSSI

■ L'éditorial de François Brousseau:
Le retour du «Vieux»A 6



PHOTO JACQUES NADEAU

Le Canada en fête

Des célébrations ont marqué hier à Montréal et ailleurs au pays le jour de la Fête du Canada: défilés, spectacles, messages des autorités politiques, etc. Nos informations en page A 2.



Sauvé!
Le festival rend croyant, je l'ai essayé

SYLVAIN CORMIER

Le Festival de jazz est une expérience religieuse. Année après année, j'y éprouve ma foi. Pas nécessairement envers le jazz, d'ailleurs. Je ne connais rien au jazz. Je parle de ma foi envers la musique en général. Tôt ou tard, je sais qu'il va se passer quelque chose. Un signe. Une preuve. Mais cela n'arrive pas tout de suite. Au début, je suis toujours un peu paniqué. Et si, cette fois, rien ne se passait? Je me ferais commis de bureau comme Phil Collins? Bigre.

Au début, jeudi, je suis comme vous, je débambule timidement. On se dévisage. Ce n'est pas encore la fête. On ne se laisse pas trop envahir. L'espace est encore vital. L'instinct grégaire, la sensualité, le jazz n'a pas encore pris le dessus.

Pour le journaliste, la première journée, c'est aussi le temps du cocktail d'ouverture. Cette année, cela se passe dehors, dans le jardin du MAC. Il y a Monsieur le maire, Monsieur le ministre fédéral, Madame la ministre provinciale, messieurs-dames les commanditaires, les organisateurs, et tout autour les pique-assiettes. Le soleil apparaît à ce moment précis, mandé exprès par le FJM. Les invités s'assoient sur les sculptures en acier d'Henry Saxe, y déposent leurs coupes de vin. C'est utile, l'art, parfois. Aux petits fours succèdent les petits laïus. Jean Doré, l'homme à la formule, s'exécute: «Que les souris se le tiennent pour dit, les chats ont envahi Montréal!» Le chat est le symbole du festi-

VOIR PAGE A 8: SAUVÉ

Les urnes parlent à Kahnawake



PHOTO JACQUES NADEAU

KAHN-TINETA HORN, candidate traditionaliste contre Joe Norton, fait activement campagne contre l'implantation d'un casino à Kahnawake.

Voter ou ne pas voter, voilà la question

MARTINE TURENNE
LE DEVOIR

Les Mohawks de Kahnawake s'en vont aux urnes, aujourd'hui, pour se choisir un nouveau conseil de bande et, surtout, se prononcer par voie de référendum sur la venue dans leur réserve d'un méga-casino. Ce projet de 154 millions de dollars, mis de l'avant par des promoteurs américains, est grandement désiré par le chef de bande sortant, Joe Norton, qui dé-

fend son poste contre trois candidats. Vingt-neuf autres candidats sont aussi en lice pour combler les 11 sièges du Conseil.

Hier, au hasard des rencontres dans la réserve, assoupie en ce jour de Fête du Canada, les gens se disaient contre l'implantation du casino. Rien à faire pour dénicher un partisan de la chose. Même les jeunes qui s'amusaient à faire crisser les pneus de leur rutilante américaine, candidats idéaux pour le

VOIR PAGE A 8: VOTER

Le feuilleton d'été du Devoir

2 - L'auteur de Oka indigne

Résumé: Le rêve c'est la liberté, qu'ils disaient. Pour Rémi Fassol, ce n'est déjà plus vrai. Un beau matin, il a basculé dans le flou et n'arrive à plus à faire la part de la réalité et du fantasme. Les surprises les plus folles le guettent désormais: comme devenir l'auteur d'un livre, ou même se trouver un emploi...

LOUIS HAMELIN

Le matin suivant, je ne demandais pas mieux que de retourner à l'école comme d'habitude, mais je me suis retrouvé en train de marcher sur la rue Sainte-Catherine. J'y ai croisé mon père qui semblait très occupé. Il portait dans ses bras des grands bouts de contreplaqué. Ma mère le suivait à quelques pas de distance, s'essuyant les mains à un pan de sa robe. Elle m'a souri d'un air gêné, en disant: — Ton père fabrique des postes de relais olfactifs pour les ours.

J'ai senti un ton de doux reproche dans sa voix. Gêné à mon tour, j'ai pressé le pas. Des postes de... Comme c'est intéressant, me disais-je. Un grand type efflanqué m'a rattrapé et, sans aucune raison, m'a lancé: — Moi, j'ai 39 ans. Toi, est-ce que t'as 38? — Non, mais je vais sûrement y arriver un jour. En fait, il avait l'air plutôt jeune et son allure dégingandée donnait l'impression de quelqu'un qui aurait grandi trop vite. Il a ajouté sur le ton de la confiance:



DESSIN BRUCE ROBERTS

INDEX

- AgendaC11
- Les ArtsC1
- Avis publics.....B6
- ClasséesB7
- Économie.....B2
- Éditorial.....A6
- Le monde.....A5
- Mots croisés.....B7
- Les sportsB8



MÉTÉO

Samedi: Nuageux, possibilité d'orage
Dimanche: Retour du soleil
Max: 25
Max: 25

Détails en B7

LUNDI

Le cinéma québécois fait tourner les têtes à Mexico



VOIR PAGE A 8: AUTEUR

LE DEVOIR

ACTUALITÉS

SAUVÉ Voilà Marjo!

SUITE DE LA PAGE 1

val. Au sens cool cat du terme.

Le tout s'achève à 20h. Excellent minutage. Le show du Jim Zeller Blues Band commence au même moment, scène Québec Blues, angle de Maisonneuve et Clark. Connaissez Jim? Les yeux au fond des orbites, le souffle d'un ballon dirigeable, et l'harmonica plus rapide que son ombre. Du bon swamp-rock. Les gens dansent en rythme. Une petite fille de trois ou quatre ans danse rudement bien. On dirait une petite gitane.

Zeller lâche sa surprise: voilà Marjo! Elle est redevenue blonde platine, filiforme, avec l'air de vouloir bouffer la planète. Ces dernières semaines, elle a fait prendre l'air à ses nouvelles chansons, au Bistrot à Jojo, incognito. Jeudi, avec le band de Zeller et son chum guitariste Jean Millaire, elle chante le blues. D'abord *Don't You Lie To Me* d'Albert King, à s'en étirer les cordes vocales. Et puis *God Bless The Child* de Billie Holiday, à s'en extirper le cœur. Presque la foi.

Je retraverse l'esplanade de la PdA, direction Spectrum. Booker T. & The MG's m'y attendent. Moi aussi, je les attends. Avec une brique et un fanal: leur dernier album ne vaut pas tripette. Mais en spectacle? Le plus grand groupe instrumental de l'histoire de la musique soul américaine serait-il vraiment diminué? Nenni. Le disque et le show n'ont rien à voir. L'âme, faute de l'encoder sur le compact, ils la transportent dans leurs bagages.

C'est tellement simple, le bonheur: une guitare, une basse, un orgue et trois gaillards, Steve *The Colonel* Cropper, Donald *Duck* Dunn et Booker T. Jones (avec un nouveau batteur, Steve Potts), encore ravis de jouer ensemble après trente-deux ans, soudés comme des frères, libres comme des hommes, espérances comme des gamins. Il faut les voir, quand ils se piègent l'un l'autre: Dunn, à la fin des chansons, ajoute des notes imprévues, pour voir si les autres vont suivre. Ils suivent, se regardent et se sourient. La foule exulte. Moi, je crie. Ils font toutes les chansons que je veux, *Melting Pot*, *Hip-Hug Her*, *Green Onions*, et même leur incroyable version de la chanson-thème de *Hang'Em High*, western de 1968 avec Clint Eastwood. Et puis *Summertime*... Gershwin aurait joué. Cropper y a mis tout ce qu'il a appris et senti en trois décennies de guitare soul.

C'est là que j'ai su. J'avais retrouvé la foi. Un grand jet de lumière me tombait dessus. J'ai failli faire des culbutes comme John Belushi dans le film *The Blues Brothers*. J'étais sauvé. Après le show, dehors, il faisait chaud. J'ai mangé un hot dog épique sur le bord du trottoir avec Marie-Christine. La journée d'ouverture avait vécu. Si vous ne le saviez pas encore, je vous l'affirme: le Festival de jazz rend heureux. Et croyant.

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Allons-y franchement. Soyons net: Joe Lovano poursuit sur le saxo la recherche effrénée que Sonny Rollins avait amorcée il y a trente ans avant de tomber les gants au tournant des années 80.

Derrière son costard de notable sicilien, derrière ses lunettes foncées de forban défroqué, Joe Lovano, hier soir au Spectrum, n'a pu camoufler longtemps qu'une volonté de fer logeant à l'enseigne du bien faire, et non du paraître, l'animait profondément.

Flanqué de Anthony Cox à la contrebasse, Lewis Nash à la batterie, et Tim Haggans à la trompette, M. Lovano, saxophoniste costard né il y a 42 ans de cela à Cleveland, Ohio, a enfoncé avec force les touches de son instrument pour manipuler des notes avec la pesanteur comme dénominateur commun.

Chez Lovano, la lourdeur sonore, la saine lourdeur inventée par Coleman Hawkins, fut une constante. Comme une profession de foi à l'endroit de ces sonorités qui traduisent ces malaises qui foudroient en rogne Sonny Rollins à l'époque de *East Broadway Rundown*. Soit à l'époque où il se passait de pianiste.

Hier, on insiste, il n'y avait pas de pianiste. Et alors? Ben, cela signifie que faute d'un support harmonique de bout en bout, faut travailler dare-dare. Et pour travailler, Lovano a travaillé en se dépensant, dans toutes les pièces, comme un ange tombé dans l'eau satanique.

Sur *Blues Not To Loose*, par exemple, Lo-

vano a ciselé un solo qui eut ceci de magistral qu'il ne s'est pas montré à cheval sur les principes en n'hésitant pas à s'évader du canevas de base pour mieux crier.

Et puisque, pour communiquer sa gueulante, Lovano sait pertinemment qu'il est plus efficace d'emprunter, ou plus tôt de poursuivre sur la route battue de Hawkins d'abord et Rollins ensuite, il a malaxé ses paroles dans l'épaisseur.

Cette attitude ou parti-pris qui révèle incidemment une personnalité musicale qui ne s'embarrasse pas de louvoisements, ce qui ne signifie pas pour autant qu'elle soit incapable de subtilité, a eu une influence plus que positive sur Lewis Nash. Dans ce contexte, le batteur s'est montré plus prolixe et plus délinquant que dans les divers environnements musicaux qui l'occupent en dehors de celui qu'a confectionné Lovano.

À la faveur de *Mt Etna*, une composition que l'on peut savourer sur le dernier compact de Lovano, Nash a soutenu avec un aplomb remarquable le jeu d'appel-écho, et non de question-réponse, que Lovano et Haggans à la trompette ont poursuivi pendant longtemps sans que cela ne paraisse long. À la contrebasse, Anthony Cox tirait des notes qui avaient la gravité chère à Mingus.

Et puis, comble du comble, Lovano a joué, surtout, *Fort Worth*. Pourquoi ce sur-tout? Parce que *Fort Worth* a été écrit en hommage à Dewey Redman et Ornette Coleman. Soit les saints iconoclastes qui avaient libéré Sonny Rollins en son temps. Aujourd'hui, c'est le temps de Joe Lovano.



Joe Lovano: la pesanteur comme dénominateur commun.

VOTER Des opposants à la pelle

SUITE DE LA PAGE 1

plaisir du jeu, hochaient négativement la tête: non, pas de casino. Car l'impact d'un pareil projet, dans une communauté de 6500 résidents, en effraie plusieurs. «Socialement, ce serait un désastre, dit une commerçante. Et économiquement, nous ne verrons jamais la couleur de tout cet argent englouti au casino.» Cela tuera les petits commerces, ajoute-t-elle.

«Mais qu'importe le résultat du vote, Joe Norton et sa bande vont nous imposer le casino», dit la cliente d'une boutique d'artisanat, le *Turtles Island Arts and Crafts*. Trop d'argent, trop de magouille, trop d'intérêts en jeu, dit-elle. «Le Conseil de bande a déjà investi 25 000 \$ pour faire des études de marché, ajoute la propriétaire des lieux, vous croyez qu'ils vont reculer parce qu'une majorité des gens est contre?»

Des opposants à la pelle, donc, mais un taux d'abstention qui s'annonce tout aussi élevé. Car il y a à Kahnawake, et ce, malgré le nombre record de candidats, une forte poussée traditionaliste et abstentionniste. Voter, pour plusieurs des 4 200 citoyens éligibles, c'est s'acculturer. La démocratie à l'occidentale, c'est l'affaire des Blancs. Tout le paradoxe mohawk est donc là: ne pas voter, laisser Joe Norton et les siens continuer de

régner sur la réserve et imposer des projets grandiloquents, ou voter et renier ses principes. «Ce ne sont pas nos traditions», dit Kahn-Tineta Horn, une des trois candidates qui se présentent contre Joe Norton au poste de chef du Conseil de bande.

Mme Horn est le paradoxe incarné. Cette ancienne mannequin au visage toujours parfait, grand-mère quinquagénaire, sûre d'elle-même et de ses convictions, milite farouchement pour le retour à la tradition, à la Grande Loi mohawk et à la pureté culturelle, pour ne pas dire sanguine. Ce qui ne l'empêche pas de se présenter au Conseil de bande, mais dans le but avoué de le destituer. «Les Mohawks ne se gouvernent pas à la majorité, mais par consensus. Nous devons revenir à ce principe.»

Dans les années 60, Kahn-Tineta Horn s'était fait connaître en jetant une cargaison de rats dans les bureaux du ministère des Affaires indiennes pour protester contre l'insalubrité des réserves. Durant la crise d'Okla, elle hurlait et se débattait régulièrement devant les caméras, au point de se faire démettre de son poste de fonctionnaire... à ce même ministère des Affaires indiennes. Le mois dernier, elle était acquittée d'une accusation d'avoir battu des agents de la Sûreté du Québec lors d'une bagarre survenue en janvier.

Bref, c'est une militante professionnelle, furieuse et combative. Elle est Mohawk sans compromis ni sensibilité aucune pour le discours politiquement correct environnant, celui du grand métissage universel et de la fraternité sans frontières. «Seuls les Mohawks doivent vivre à Kahnawake», dit-elle, appuyant totalement le projet d'expulsion des non-autochtones de la réserve.

Et ne devient pas Mohawk qui veut. Disons que nous sommes loin ici du nationalisme territorial. On parle plutôt de pourcentage sanguin. Et pour ceux qui vivent ici mais qui ont des ancêtres inadéquats, la loi est dure. «Pour avoir la citoyenneté mohawk, dit Mme Horn, on doit être accepté par le Clan des Mères et adhérer complètement aux principes de la Grande Loi.» Point de compromissions ou de subtilités, c'est à prendre ou à laisser.

En guise de campagne électorale, Kahn-Tineta Horn a distribué des paquets d'allumettes marqués à son effigie. Le porte-à-porte et les poignées de mains ne sont pas de son ressort. À la veille du vote, c'est un peu par hasard, et non pas dans une ultime tournée électorale, que nous nous retrouvons avec elle parmi des sympathisants traditionalistes, dans une «discussion ouverte» sur les lois mohawks.

ARAFAT Unité, unité, unité

SUITE DE LA PAGE 1

«Ce qui est important, c'est l'unité, l'unité et l'unité, et je promets à toutes les familles que nous prions à la mosquée d'Al Aqsa à Jérusalem», a-t-il affirmé de la terrasse de l'ancien gouvernorat militaire israélien.

Yasser Arafat, qui sera demain à Jéricho et lundi à Paris, a appelé à la libération de tous les prisonniers palestiniens, dont le chef du mouvement intégriste Hamas, cheik Ahmad Yassine, condamné à la prison à vie. «Mon frère Ahmad Yassine, nous ne serons pas en paix tant que tu ne seras pas à nos côtés!», a-t-il crié à la foule.

Dans la poussière et sous un soleil de plomb, des Palestiniens endimanchés, des femmes en robes traditionnelles aux couleurs chamarrées, et des enfants agrippés aux branches des flamboyants en fleurs, sont venus voir et écouter celui qui était proclamé par la voix des haut-parleurs «le père de la Nation».

En signe de liesse, des policiers palestiniens, postés sur le toit de l'ancien gouvernorat militaire israélien, ont tiré en l'air des centaines de balles avec leurs kalachnikovs. Le chant «fedayine» (partisans palestiniens) s'échappait des haut-parleurs et était repris par la foule qui criait également: «Nous te donnerons notre sang et notre âme, Abou Ammar!»

La chute d'un arbre croulant sous le poids des admirateurs du chef de l'OLP a créé un moment de panique et fait un mort. Le président américain, Bill Clinton, a qualifié de «voyage très important» la visite du chef de l'OLP qui symbolise le fait que «les Palestiniens commencent à avoir le contrôle sur leur propre vie et leurs entreprises», dans une interview diffusée hier à la télévision publique allemande ZDF.

Cette visite est une «contribution au courage des Israéliens et des Palestiniens, et à leurs dirigeants — à M. Arafat et à M. Rabin», a ajouté le président américain, soulignant également le rôle des États-Unis dans le pro-

cessus de paix au Proche-Orient.

Dans son discours militant de 30 minutes, Arafat a également assuré Israël de sa volonté d'honorer l'accord conclu avec lui, qu'il a qualifié de «paix courageuse, de compromis courageux».

Il était 15h13 heure locale lorsque le président de l'OLP a franchi à pied le poste-frontière de Rafah, venant du Caire par El Arich. Comme il aime à le faire, Arafat avait bousculé le programme, arrivant à Rafah avec une demi-heure d'avance sur l'horaire prévu.

Le dirigeant palestinien avait été accompagné à la frontière par le président égyptien Hosni Mubarak, avec lequel il avait conféré le matin au Caire, à son arrivée de Tunis. Le visage grave, dans une certaine bousculade, Yasser Arafat a parcouru lentement quelques dizaines de mètres sous un soleil de plomb.

Arrivé du côté palestinien, le chef de l'OLP, les larmes aux yeux, s'est agenouillé et a embrassé le sol, tandis qu'autour de lui ses partisans psalmodiaient «Allah Akbar» (Dieu est grand).

Malgré le service d'ordre, le dirigeant palestinien a éprouvé quelque difficulté à se frayer un chemin, s'arrêtant même un instant pour demander d'un geste à la foule de s'écartier un peu.

Il a été accueilli par des dignitaires palestiniens et quelques invités triés sur le volet, notamment des parents de fedayins tués pendant la lutte pour la création d'un État palestinien.

Les policiers palestiniens chargés de la cérémonie ont tiré des rafales de kalachnikov en l'air pour le saluer. Une garde d'honneur lui a rendu les armes.

Le moment historique a été très court, juste le temps pour Yasser Arafat, juché sur les épaules de policiers palestiniens, de saluer brièvement la foule d'un geste de la main, avant de s'engouffrer à nouveau dans la voiture qui l'avait conduit d'El Arich à Rafah.

AUTEUR «Une woman?»

SUITE DE LA PAGE 1

— J'ai un bon journal à te montrer. Est-ce que tu viens?

— Un bon journal?

Au fond, je n'avais rien à perdre. Tout en marchant, il s'efforçait de me fournir des précisions, mais son histoire restait somme toute assez nébuleuse. J'ai cru comprendre qu'il devait retrouver une femme à un endroit déterminé. Et puis, il revenait sans cesse à ce journal contenant à l'intérieur des choses fabuleuses. Bientôt, nous sommes entrés dans le hall d'un grand hôtel de l'ouest de la ville. Comme il paraissait hésiter, je me suis dirigé vers la réceptionniste ratatinée qui nous regardait venir d'un œil rêveur. Je lui ai demandé si elle n'avait pas vu une lady aux alentours.

— Une woman?

Elle a tracé un geste vague avant de se réfugier derrière un sourire méchant. Le hall était désert. J'ai fait les cent pas pendant que le grand maigre se dirigeait d'autorité vers le bar. Je me suis approché d'une table basse sur laquelle étaient posés en vrac des revues et des livres, et alors j'ai reçu un choc brutal. Sur la couverture d'une de ces publications que je palpais d'une main distraite, j'ai aperçu mon nom, sous un titre absolument ridicule et pitoyable: *Oka indigne*. J'en suis resté pétrifié, bouleversé. Devais-je conclure que j'étais l'auteur de ce machin? D'ailleurs, s'agissait-il bien d'un livre après tout? A y regarder de plus près, je n'en étais plus très sûr: ça pouvait ressembler aussi bien à une cassette, une bande vidéo ou une disquette. Mais à la vue de l'illustration qui ornait l'œuvre en question, là, j'étais tenté de paniquer pour de bon. La maquette montrait un jeune garçon affublé d'une paire de grosses lunettes de corne, qui penchait la tête d'un air faussement réfléchi. À l'arrière-plan, on voyait des falaises rocheuses dans lesquelles se découpaient des ruines d'aspect précolombien. Le tout faisait penser à un album des 4 As ou de Jo, Zette et Jocko.

J'étais pris d'un véritable désespoir à la pensée que mon nom était désormais associé à cette entreprise, surtout que je restais parfaitement incapable de me rappeler avoir écrit ce livre, encore moins avoir pu songer à un titre aussi grotesque.

Quand j'ai relevé la tête, mon compagnon revenait vers moi en se dandinant avec nonchalance.

— Il l'attend, dit-il en me montrant le plafond avant de laisser retomber mollement sa main.

— Qui ça, il?

— Fais pas le poireau. Les ascenseurs sont par là.

Après avoir reposé *Oka indigne* sur la petite table, j'ai suivi la direction qu'il venait de m'indiquer. De toute façon, la dame que nous avions attendue ne s'était pas manifestée, pas plus que ce journal merveilleux dont le gars m'avait parlé. Après avoir quitté l'ascenseur au dernier étage, j'ai poussé une porte pour déboucher sur une simple chambre d'hôtel, et j'ai su tout de suite que j'étais chez un homme important. Aucun signe extérieur ne venait confirmer cette intuition, sinon une subtile modification du climat, une densité particulière à ce type de décor. La silhouette légèrement voûtée qui me tournait le dos, au fond de la pièce, remuait en moi un souvenir imprécis. Une impression de familiarité presque étouffante se dégageait de l'atmosphère confinée et feutrée.

— Bonjour, je suis l'auteur de *Oka indigne*! dis-je en m'avançant.

— Vous ne voulez pas plutôt dire *Oka indien*?

Il avait posé la question d'un air impatient, sans se retourner.

— C'est à-dire que non, je viens justement de voir le la. Bref le titre. Et je puis vous assurer que.

— Je sais très bien qui vous êtes, prononça-t-il sans se presser.

D'instinct j'ai tiré une chaise, puis j'ai hésité, préférant en définitive rester debout. Lui, les mains jointes derrière le dos, continuait de contempler le spectacle de la ville

qui s'étendait à ses pieds de l'autre côté de la baie vitrée.

— Vous êtes éditeur? ai-je demandé.

Il n'a pas répondu tout de suite. On voyait qu'il avait l'habitude de ces longs silences faits pour laisser les choses et les êtres tomber en place.

— Vous voulez travailler?

— Pardon?

— Vous m'avez compris. Asseyez-vous donc. Ou plutôt non, restez debout.

Je me suis immobilisé à mi-chemin, la main sur le dossier du fauteuil, en attendant la suite.

— Que pensez-vous de cette ville, monsieur Fassol?

Il me présentait toujours, découpé contre le ciel bleu, sa nuque lissée d'argent, sa fine silhouette et le complet de bonne coupe chargé de la mettre en valeur. Si étrangement familière, cette noble silhouette figée dans sa méditation... Quant à la voix, ce n'était qu'un grésilleme, comme si un appareil électronique l'avait filtrée et déformée à dessein.

— Je ne suis pas sûr d'avoir compris le sens de votre question.

— La ville, Fassol. Je veux savoir.

— Ce que j'en pense?

— Tous ces écrasés qui se laissent écraser, parce qu'ils ne méritent pas mieux et ils le savent, ils le savent tous, n'est-ce pas monsieur Fassol?

— Enfin. C'est. Je. Vous.

— Avez-vous déjà songé qu'ils pourraient me précipiter au ciel d'une seule pichenette s'ils s'en donnaient la peine? Ils sont si nombreux, Fassol. Si nombreux.

— Oui.

— Ce sera votre métier d'y songer dorénavant.

J'ai approché le fauteuil pivotant et, cette fois, je m'y suis laissé choir sans vergogne. Le cuir a fait ouf.

— Cette immensité de misère humaine, regardez-la s'étendre vers l'est, Fassol. Contenté de son sort et de le jouer à la loto. Grand bien me fasse, voilà la vérité.

Quand il me parlait pas, on entendait vibrer des appa-

reils lointains, des mécanismes enfouis dans le cœur de l'immeuble, comme les rouages de la ville.

— Vous n'avez rien à ajouter, Fassol?

— J'aimerais savoir qui vous êtes.

Il a éclaté d'un rire tranquille, un rire habitué à retentir seul.

— Vous me connaissez. Tout le monde me connaît, mais vous mieux que personne. Maintenant allez-vous-en. Vous commencez lundi.

— Je.

C'est alors que l'impensable a failli se produire: il a commencé à se retourner tout d'une pièce, très lentement, comme une statue fixée à un socle mécanique. Il pivotait sur lui-même avec raideur et une lenteur désespérante et au moment où j'allais enfin apercevoir son profil, j'ai compris que je devais m'abstenir coûte que coûte de contempler la physiognomie de cet homme. Une terreur inattendue s'est emparée de moi, elle avait été là tout le temps, tapie dans ces murs. Je voulais me relever mais j'étais soudé à mon siège et je me suis cramponné en attendant le choc, la révélation dont je ne me relèverais pas. Au moment où la silhouette, plongeant sur moi comme par un effet de traveling, allait envahir tout mon champ de vision, j'ai ouvert la bouche pour crier, mes yeux se sont ouverts et ce cri, je l'ai poussé dans la réalité. Allongé sur le dos dans l'aube, je tremblais de tous mes membres, avec cette seule certitude: j'étais passé à un cheveu de regarder ce qu'il est interdit de voir. J'ai réussi à me traîner jusqu'au téléphone pour appeler Adrénaline. Elle seule pouvait m'aider.

Elle avait la voix d'une personne normale, lointaine et attentive.

— Rémi? On dirait que tu sors de ton lit.

— Oui, d'ailleurs ça devient de plus en plus difficile. Écoute, chère amie. Il m'arrive quelque chose d'incroyable: je pense que je viens de trouver un emploi.

La semaine prochaine: la Motivation

LE DEVOIR

LES BUREAUX DU DEVOIR SONT OUVERTS:
DU LUNDI AU VENDREDI DE 9H00 À 16H30
RENSEIGNEMENTS (514) 985-3333
ADMINISTRATION (514) 985-3333

AVIS PUBLICS
ANNONCES CLASSÉES
PUBLICITÉ
NUMÉRO SANS FRAIS

PUBLICITÉ
(514) 985-3344
(514) 985-3344
(514) 985-3399
1-800-363-0305

SERVICE À LA CLIENTÈLE
• Extérieur (sans frais) •
1-800-463-7559

DU LUNDI AU VENDREDI
DE 8H00 À 16H30
2050, RUE DE BLEURY, 9E ÉTAGE,
MONTRÉAL, (QUÉBEC) H3A 3M9

SERVICE DES ABONNEMENTS
Les numéros de téléphone suivants sont valables pour
le service de livraison par camélot et pour les abonnements postaux.
Montréal (514) 985-3355

LE DEVOIR LES SPORTS

Diego Maradona exclu du Mondial pour dopage

L'Argentine encore sous le coup du «jeudi noir»

Buenos Aires (AFP) — L'Argentine, encore sous le coup du «jeudi noir» qui a vu tour à tour l'exclusion de Diego Maradona du Mondial américain et la défaite de son équipe contre la Bulgarie (0-2), s'enfonce dans la tristesse et les pleurs.

«La sélection n'a pu encaisser le choc», titre vendredi le quotidien à grand tirage *Clarín* qui note que l'équipe argentine et «le pays tout entier» ne se remettent pas du «jeudi noir». Jeudi soir, un présentateur de radio *Mitre* n'a pas hésité à imputer au départ de Maradona une baisse de plusieurs points à la bourse de Buenos Aires.

Pour *Página 12*, titrant sur «le deuil» des Argentins, ceux-ci sont «orphelins»: «Sans Diego nous sommes comme avant, humains, et parfois impuissants et pleurnichards». Le journal estime que le match perdu contre la Bulgarie illustre le vide que laisse Maradona. L'équipe d'Argen-

te a montré «son manque d'idées, sa désorientation et sa faible préparation physique».

«Le Mondial est terminé»

L'issue de cette rencontre a été ressentie jeudi soir comme «la fin du monde» pour certains, tandis qu'une brasserie du centre avait décidé de débrancher son téléviseur avant le match et de le recouvrir d'un drapeau noir portant cette annonce: «le Mondial est terminé».

«On nous a enlevé la joie», écrit *La Prensa*, montrant deux jeunes supporters le regard égaré en estimant que «rien n'était plus pareil sans Diego». «La décision de la FIFA en a fini avec les illusions de Diego Maradona et de tout un peuple qui n'est pas capable de digérer la mauvaise nouvelle (...), c'est sans aucun doute le moment le plus dramatique du football argentin», ajoute le journal.

En attendant le retour de l'idole déchue sur sa terre natale, la presse évite de le critiquer en insistant sur son mauvais entourage, rappelant que Maradona a toujours été un homme seul et fragile.

L'ensemble des commentateurs s'indignait hier surtout du rôle qu'aurait joué Daniel Cerrini, un homme du «clan Maradona» qui, bien que ne possédant pas d'accréditation officielle, s'était chargé de la condition physique du champion en lui préparant des po-

tions chimiques à base de produits figurant sur la liste interdite par la FIFA.

L'exclusion du Mondial-94 de Maradona ouvre une nouvelle ère à la fois pour le football argentin et pour la lutte antidopage.

L'Argentine doit désormais, et rapidement, en pleine Coupe du monde, s'adapter à l'après-Maradona. De son côté, la Fédération internationale de football doit envisager l'entrée dans une nouvelle phase et évoluer vers des dispositions en adéquation avec celles du CIO.

Pour le football argentin, il y a urgence. Il doit retrouver un meneur de jeu sous peine de devenir une équipe comme les autres et d'abandonner l'espoir de décrocher un troisième titre. Les Bulgares en ont apporté la preuve lors du dernier des trois matches du premier tour en infligeant sa première défaite (2-0) à une formation qui avait perdu son âme.

Était-ce la conséquence du choc ou une stratégie pour basculer dans une partie plus facile du tableau final? Les avis sont partagés.

D'aucuns estiment que la carrière de l'Argentine sans Maradona peut s'arrêter dès les huitièmes de finale devant la Roumanie dimanche à Los Angeles ou, au mieux, face (probablement) à la Suède en quarts de finale.

D'autres avancent que les Argentins, qualification assurée, n'avaient aucune raison de

prendre des risques. De plus, en abandonnant la première place du groupe, ils évitaient la partie du tableau dans laquelle ils devaient retrouver l'Italie, adversaire toujours difficile, et l'Allemagne, toujours redoutable même si elle n'est plus ce qu'elle était.

Déclat

L'affaire Maradona, à laquelle elle s'est trouvée brutalement confrontée, a démontré à la FIFA qu'elle avait peut-être un tort de se hâter lentement pour se conformer aux dispositions d'harmonisation du CIO dans la lutte antidopage.

La FIFA est en effet avec l'UCI (Union cycliste internationale) et l'ITF (Fédération internationale de tennis) la plus réticente à adhérer dans les faits à ce que préconise la «Charte contre le dopage» ratifiée par une majorité de fédérations sportives. Elle n'a pas suivi spontanément le mouvement quant à l'uniformisation des méthodes, notamment dans le domaine des contrôles inopinés et des sanctions. Elle ne dispose pas de référence juridique suffisante pour établir la suite qu'elle doit donner à la suspension de Maradona.

Maradona a déclaré, jeudi soir, que cette dernière controverse le contraignait à mettre un terme à sa carrière, reprochant au passage à la FIFA de lui «avoir coupé les jambes» au moment où il avait une chance de s'en sortir.

SOCCER

COUPE DU MONDE

AUJOURD'HUI
Allemagne vs Belgique, 13h05
Suisse vs Espagne, 16h35

DIMANCHE
Arabie Saoudite vs Argentine, 13h05
Roumanie vs Argentine, 16h35

LUNDI
Pays-Bas vs Irlande, 13h05
Brésil vs États-Unis, 16h35

MARDI
Nigéria vs Italie, 13h05
Mexique vs Bulgarie, 16h35

Les quarts-de-finale ont lieu les samedi 9 et dimanche 10 juillet, les demi-finales le 13 et la finale le dimanche 17.

BASEBALL

LIGUE NATIONALE

HIÉR

Atlanta 3, Floride 4
Cincinnati 4, Pittsburgh 2
Chicago 3, Houston 2
Colorado à St. Louis
Philadelphie à Los Angeles
New York à San Diego
Montréal 7, San Francisco 3

Jeu

Montréal 7 SF 3
Atlanta 8 Floride 3
Pittsburgh 6 Cincinnati 4
Houston 5 Chicago 3
New York 3 San Diego 1
LA 4 Philadelphie 3
St. Louis 9 Colorado 7
Aujourd'hui
Montréal (Black 1-1)
à San Francisco (Black 1-0)
Atlanta (Maddux 10-4)
en Floride (Mathews 1-0)

(Parties d'hier soir non comprises)

Section Est

G	P	Moy.	Diff.	
Atlanta	48	28	.632	—
Montréal	47	30	.610	1/2
Philadelphie	39	39	.500	10
Floride	36	42	.462	13
New York	34	43	.442	14 1/2

Section Centrale

G	P	Moy.	Diff.	
Cincinnati	44	33	.571	—
Houston	43	35	.551	1/2
St. Louis	39	36	.520	4
Pittsburgh	38	38	.500	5 1/2
Chicago	32	43	.427	11

Section Ouest

G	P	Moy.	Diff.	
Los Angeles	41	37	.526	—
Colorado	36	43	.456	5 1/2
San Francisco	33	46	.418	8 1/2
San Diego	31	48	.392	10 1/2

LES MENEURS

MJ	AB	P	CS	Moy.	
TGwynn SD	73	279	59	109	.391
Bagwell Hou	77	281	70	99	.352
Morris Cin	77	297	43	104	.350
Alou Mon	74	282	54	96	.340
Piazza LA	75	287	49	97	.338
Jeffries STL	68	252	29	84	.333
Justice Atl	68	224	38	74	.330
Galarraga Col	78	315	64	104	.330
Mitchell Cin	63	206	37	67	.325
Mondesi LA	76	299	45	96	.321
Boone Cin	72	249	39	80	.321

Points — Bagwell, Houston, 70; Grissom, Montréal, 69; Galarraga, Colorado, 64; Dykstra, Philadelphie, 59; TGwynn, San Diego, 59; Lanford, St. Louis, 57; RKelly, Atlanta, 57.

Points produits — Bagwell, Houston, 76; Piazza, Los Angeles, 72; Bichette, Colorado, 66; Galarraga, Colorado, 63; Conine, Floride, 58; MaWilliams, San Francisco, 58; Daulton, Philadelphie, 56.

Doubles — LWalker, Montréal, 31; Biggio, Houston, 29; Dykstra, Philadelphie, 25; Morris, Cincinnati, 22; Bichette, Colorado, 22; TGwynn, San Diego, 22; Bagwell, Houston, 21; Alou, Montréal, 21.

Triples — RSanders, Cincinnati, 7; Butler, Los Angeles, 7; Mondesi, Los Angeles, 5; DLewis, San Francisco, 5; Sosa, Chicago, 5; Alieca, St. Louis, 5; Sandberg, Chicago, 5.

Circuits — MaWilliams, SF, 29; Bagwell, Houston, 25; Galarraga, Colorado, 22; Bonds, San Francisco, 21; Bichette, Colorado, 20; Piazza, Los Angeles, 19; McGriff, Atlanta, 19; Mitchell, Cincinnati, 19.

Buts volés — DSanders, Cincinnati, 31; Grissom, Montréal, 28; Biggio, Houston, 23; Carr, Florida, 22; Mouton, Houston, 21; DLewis, SF, 21; Clayton, SF, 18; DBell, San Diego, 18; Bichette, Colorado, 18.

Lanceurs (9 décisions) — DJackson, Philadelphie, 10-2, 833, 3.28; KHLI, Montréal, 11-3, 786, 3.23; Mercker, Atlanta, 7-2, 778, 4.02; GMaddux, Atlanta, 10-4, 714, 1.88; Drabek, Houston, 10-4, 714, 2.80; Sabershausen, NY, 8-4, 667, 3.43; Nied, Colorado, 7-4, 636, 4.65; RMartinez, Los Angeles, 7-4, 636, 4.23; KeGross, Los Angeles, 7-4, 636, 3.84.

LIGUE AMÉRICAINNE

HIÉR

Oakland 6, Boston 3
Seattle 4, New York 3
Minnesota 1, Cleveland 6
Californie 7, Baltimore 14
Milwaukee 0, Chicago 8
Toronto à Kansas City
Detroit 6, Texas 10

Jeu

à New York (Key 12-1),
Milwaukee 9 Toronto 2
Boston 6 New York 5
Cleveland 4 Baltimore 2
Chicago 3 Kansas City 2
Minnesota 6 Texas 4

Aujourd'hui
Oakland (Van Poppel
4-6) à Boston (Sele 6-4)
à Minnesota (Pulido 3-5)
à Cleveland (Nagy 6-4)
à Seattle (Flaming 5-10)

à Toronto (Stewart 5-7)
à Kansas City (Cone 11-
4)
à Detroit (Moore 7-7) au
Texas (Pavlik 1-3)

(Parties d'hier non comprises)

Section Est

G	P	Moy.	Diff.	
New York	47	28	.627	—
Baltimore	43	33	.566	4 1/2
Boston	38	38	.500	9 1/2
Detroit	36	39	.480	11
Toronto	32	44	.421	15 1/2

Section Centrale

G	P	Moy.	Diff.	
Cleveland	44	30	.595	—
x-Chicago	43	32	.573	1/2
Minnesota	40	36	.526	5
Kansas City	40	37	.519	5 1/2
Milwaukee	37	40	.481	8 1/2

Section Ouest

G	P	Moy.	Diff.	
Texas	35	41	.461	—
Seattle	33	44	.429	2 1/2
Californie	33	46	.418	3 1/2
Oakland	32	45	.416	3 1/2

Finala féminine à Wimbledon Martina pour un adieu victorieux

Londres — «Encore un à gagner!» a lancé Martina Navratilova en direction de ses amis après sa qualification à l'âge de 37 ans pour la 12e finale de sa prestigieuse carrière à Wimbledon.

Encore un match qui la sépare d'un dixième titre sur le gazon anglais avant de tirer définitivement sa révérence. Un match qui, s'il se transformait en victoire, serait pour la championne américaine un formidable adieu à un tournoi où elle a écrit parmi les plus belles pages d'histoire du jeu féminin.

La dernière joueuse se dressant sur sa route anglaise sera aujourd'hui l'Espagnole Conchita Martínez, troisième joueuse mondiale, première représentante de son pays à atteindre la finale depuis Lili de Alvarez, trois fois finaliste en 1926, 1927 et 1928.

Navratilova, quatrième joueuse mondiale, dont le dernier succès à Wimbledon remonte à 1990, devrait atteindre son objectif. Son expérience (elle disputera samedi sa 32e finale d'un tournoi du Grand Chelem), son style offensif particulièrement efficace sur herbe, et sa soif de vaincre toujours intacte malgré le poids des ans comme son physique, devraient lui ouvrir les portes d'un ultime succès.

Pour atteindre la finale de ce 108e Wimbledon, Navratilova s'est encore montrée admirable. Alors que depuis le début de l'année, elle n'avait pas affiché une grande forme, elle s'est complètement retrou-

vée sur le gazon anglais. Comme remotivée par l'incroyable élimination au premier tour de l'«invincible» Steffi Graf, elle a accompli un parcours sans-faute, battant notamment la Tchèque Jana Novotna (n° 5), finaliste l'an dernier, et sa compatriote et amie Gigi Fernandez.

Martinez, la numéro deux espagnole derrière Arantxa Sanchez, la championne de Roland-Garros éliminée en huitièmes de finale à Wimbledon, a eu pour sa part le bonheur de voir disparaître une à une les joueuses qui auraient pu la vaincre avant la finale. Graf, la tenante du titre, tout d'abord, vaincue par l'Américaine Lori McNeil, mais aussi l'Allemande Anke Huber et l'Argentine Gabriela Sabatini.

Mais l'Espagnole, beaucoup plus à l'aise sur terre battue, comme Sanchez, a eu le mérite de venir à bout en demi-finales de McNeil (10-8 au 3e set) après un match superbe. Elle a montré à cette occasion de réelles capacités de relance avec une balle longue et liftée et une précision dans ses passing-shots qui pourraient mettre en difficulté Navratilova qui devra soigner sa première volée pour faire la différence.

Les deux joueuses se rencontreront pour la cinquième fois. Le hasard a fait que par le passé leurs matches se sont toujours situés sur la terre battue de Rome. Navratilova gagna la première partie en 1990 avant de perdre les trois suivantes, la dernière cette année en finale.

Ivanisevic défie Sampras

AGENCE FRANCE-PRESSE

Londres — L'Américain Pete Sampras, tenant du titre et numéro un mondial, sera défie par le Croate Goran Ivanisevic (numéro 4), le joueur au service le plus foudroyant du circuit, dimanche, en finale du tournoi de tennis sur herbe de Wimbledon.

Cette finale entre deux joueurs âgés de 22 ans, sans doute les plus brillants de leur époque, s'annonce passionnante. Avec d'un côté Sampras, l'incontestable numéro un mondial depuis plus d'un an, dont le seul gros échec s'est situé il y a un mois à Roland-Garros, et de l'autre, Ivanisevic, déjà finaliste en 1992.

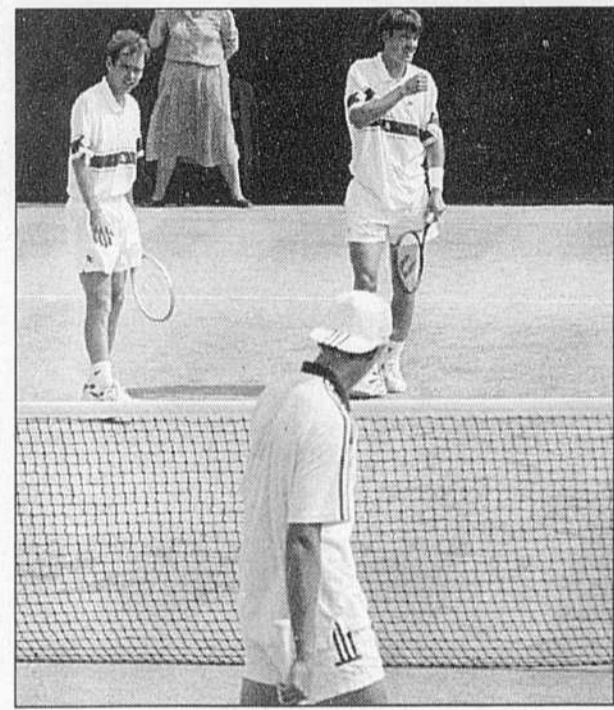
Le plus complet des deux, Sampras possède toute la panoplie pour conserver son titre anglais. Mais si Ivanisevic parvient encore une fois à faire parler son arme maîtresse, un service de gaucher d'une violence in-

ouïe, il est capable de déstabiliser son adversaire.

Depuis le début du tournoi, Ivanisevic a déjà réussi 140 as en six matches. En 1992, année au cours de laquelle il s'était incliné en finale devant l'Américain Andre Agassi, il en avait accompli 206.

Les deux joueurs se rencontreront dimanche pour la neuvième fois depuis 1990. Ivanisevic a obtenu cinq succès. Il a notamment remporté les deux matches joués sur herbe, en 1991, en finale du tournoi de Manchester (6-4, 6-4) et en 1992 en demi-finales à Wimbledon (6-7, 7-6, 6-4, 6-2).

Pour atteindre sa deuxième finale consécutive à Wimbledon, Sampras a battu hier, sous un chaud soleil, son compatriote Todd Martin (n° 6) en quatre sets 6-4, 6-4, 3-6, 6-3. Pour sa part, Ivanisevic n'a laissé aucune chance à l'Allemand Boris Becker (n° 7), en trois sets 6-2, 7-6 (8/6), 6-4. Une belle revanche pour le Croate.



Le Canadien Grant Connell, associé à l'Américain Pat Galbraith (en haut), seront de la finale du double masculin de Wimbledon.

Le Tour de France commence aujourd'hui

Deux hommes pour un maillot jaune

JEAN MONTAIS
AGENCE FRANCE-PRESSE

Lille — Deux hommes pour un maillot. Avec Miguel Indurain et Tony Rominger pour favoris, le Tour de France renoue avec la tradition des grands duels qui ont rythmé son histoire depuis sa création en 1903.

L'unanimité est totale ou presque à la veille du départ, aujourd'hui, à Lille. Le maillot jaune des Champs-Élysées, le 24 juillet prochain, au terme d'un épuisant parcours de 3978 kilomètres, ne peut qu'échoir à l'Espagnol ou à Suisse, les deux premiers de l'édition précédente. La «petite reine» apprécie les surprises!

Indurain et Rominger se sont évités avec soin depuis près de trois mois. Rominger est allé en Espagne, Indurain a choisi l'Italie. Avec des fortunes diverses. Le Suisse a gagné pour la troisième fois, en trois ans, la Vuelta. L'Espagnol a échoué dans un pari semblable sur le Giro. Il a probablement dépassé son propre sommet tout en restant présent à un très haut niveau.

Tous deux s'estiment en grande condition, prêts pour les difficultés du Tour, toujours contraignantes. Vingt-et-une étapes, quatre arrivées au sommet, trois contre-la-montre individuels, et surtout une tension permanente pour un candidat au maillot jaune, une présence quasi-permanente à l'avant de la course pour éviter les pièges, jauger les dangers, contrôler la course.

Le grand duel

Si le Tour délivre sa vérité dans les contre-la-montre (bien malin qui peut choisir entre Indurain et Rominger) et les étapes de montagne, le parcours ménage le suspense le plus longtemp possible. Jean-Marie Leblanc, le «père» du Tour 94, l'avoue: «J'aimerais que le dénouement intervienne dans le contre-la-montre en côte de Cluses à Morzine-Avoiaz». A deux jours de l'arrivée!

Comblé par ses débuts à la direction du Tour par le formidable suspense entre Greg LeMond et Laurent Fignon (huit secondes d'écart à l'arrivée en 1989), le directeur du Tour n'ose rêver à pareil match entre Indurain et Rominger. Mais il sait que l'histoire de la

Grande Boucle s'est enrichie de duels pour le Maillot Jaune. De Bartali-Coppi à Merckx-Ocana en passant par l'inoubliable Anquetil-Poulidor, le match entre deux champions recèle un effet magique sur le public, toujours en foule sur les routes de France pendant le mois de juillet.

Qui peut battre Indurain et Rominger? Personne, si on se fie aux directeurs sportifs des autres équipes. Qui peut brouiller les cartes? Tous ou presque. Car la recherche de notoriété, à travers le prisme omniprésent de la télévision incite à une course éfrénée jusqu'à la montagne. Avec, pour conséquence, le risque de KO spectaculaires dès la première grande étape de montagne.

Les sprinters et autres hommes de la plaine auront une semaine entière pour se mettre en valeur, malgré la longueur de plusieurs étapes qui rompt avec le dogme des étapes courtes et nerveuses respectées ces dernières années. L'Italien Mario Cipollini absent, la voie est libre pour le Belge Wilfried Nelissen et l'Ouzbek Djamboldine Abdoujaparov, le Belge Johan Museeuw et le Français Laurent Jalabert, sérieux candidats au maillot vert du classement par points. A 65 km/h dans les cent dernières mètres, le spectacle est garanti!

Dans la dramaturgie du Tour, l'intensité est toujours présente. Mais l'intérêt culmine avec les grandes étapes de montagne, indispensables à la légende de l'épreuve. Le Tour revient cette année dans les deux grands stades naturels que sont Luz-Ardiden dans les Pyrénées et l'Alpe d'Huez dans les Alpes. Il retourne aussi sur le Mont Ventoux et s'octroie une pointe jusqu'à 2275 mètres d'altitude avec l'arrivée inédite à Val Thorens.

Pour les 189 coureurs répartis en 21 équipes, à majorité italienne (huit équipes) mais avec une coloration française puisque un coup de pouce a été donné à une quatrième formation française (quatre au départ), tout est à faire. Car le Tour crée ses propres champions (Chiappucci en 1990) et établit en grande partie la vérité du cyclisme. Il régénère les plus blasés et confirme les derniers talents, tel Chris Boardman, l'Anglais qui aimait tant porter le maillot jaune pendant les deux étapes de l'autre côté de la Manche.

Corps d'élite

ROBERT SALETTI

Des 16 équipes (sur 24) qui passent au deuxième tour de la WORLD CUP 94 qui commence aujourd'hui, je compte deux surprises et demie. D'abord les États-Unis dont le succès dans un groupe A difficile est la cause directe de l'élimination de la Colombie, l'un des favoris. Puis l'Arabie saoudite qui s'est faufilée dans le groupe F et qui confirme sa première place en zone orientale lors des qualifications.

Ajoutons, demi-surprise, le Mexique qui termine premier dans un groupe E homogène à mourir, mais sans que l'équipe de Mejia Baron ait convaincu (elle n'a bien joué que contre l'Irlande qui n'a pas convaincu non plus, même dans sa seule victoire contre l'Italie).

Mettons la deuxième place de la Bulgarie sur le compte du doping, car sans Maradona les Argentins ont joué sans gouvernail. Somme toute, le résultat de mes pronostics du premier tour est satisfaisant: 13 qualifiés sur 16, à cause des échecs colombien, norvégien et russe.

Passons maintenant aux choses sérieuses, c'est-à-dire au deuxième tour à élimination directe, là où il y a des prolongations et des tirs de barrage mais pas de lendemain. L'appariement des huitièmes de finale provoquera quelques secousses de forte intensité, je pense à l'Italie-Nigéria, Belgique-Allemagne et même Espagne-Suisse. Voici à quoi pourraient ressembler ces huit huitièmes de finale.

Allemagne-Belgique

Les Allemands devront se méfier des Diables rouges qui nous ont offert un match magnifique contre la Hollande avant de tomber au neutre contre l'Arabie. Si la défense belge tient en respect Klinsmann, qui joue une tête au-dessus de tout le monde, une surprise est possible. Il faudra que quelqu'un concrétise les passes de Scifo, toutefois. 1-0, Belgique.

Espagne-Suisse

Les Helvètes ont confirmé leurs prétentions et vont poursuivre leur route sur le terme d'un match qui pourrait être très offensif. Sutter, Knup, Chapuisat et Sforza ont montré beaucoup de cohésion. 4-2, Suisse.

Arabie Saoudite-Suède

Les Suédois ont également montré de belles choses, notamment un duo Dahlin-Brolin déstabilisant pour l'adversaire et une organisation tactique qui a semé l'inquiétude dans le camp brésilien. 2-0, Suède.

Roumanie-Argentine

Un drôle de match, probablement offensif, entre une équipe instable de nature et une autre déstabilisée par la nature (frivole) de Maradona. Avantage aux Roumains, 3-2.

Hollande-Irlande

Les Néerlandais ont joué juste assez bien pour gagner les matchs qu'ils devaient gagner et très bien dans le match qu'ils ont perdu contre la Belgique. Rijkaard a déçu mais Bergkamp a surpris. Les Irlandais vont se replier et jouer en contre, mais ce ne sera pas suffisant. 3-1, Hollande.

Brésil-États-Unis

Un match qui a de grandes possibilités dramatiques. Le jour de leur fête nationale, les Américains vont tout donner contre l'élite mondiale, et vont passer tout près d'un exploit gigantesque. 2-1, Brésil.

Italie-Nigéria

Difficile à pronostiquer. Les Nigériens ont figé contre l'Argentine mais ont par ailleurs bien joué. Les Italiens ont montré du cœur mais aucun génie en attaque. Remarque qu'en 1982, quand ils avaient remporté la Coupe pour la dernière fois, les Italiens avaient terminé le premier tour avec trois nulles. Malgré Roberto Baggio, l'Italie, 3-2.

Mexique-Bulgarie

Un match entre deux équipes qui doivent se demander si elles ne rêvent pas. Les Bulgares vont se poser la question moins longtemps. 2-1, Mexique.

Sur le plan individuel, en fonction de ce que l'on a vu jusqu'ici, voici une petite équipe d'étoiles en forme de portrait-robot du joueur de soccer idéal. Le joueur idéal aurait le pied droit délicat du Brésilien Romario et le pied gauche-canon du Roumain Hagi, la tête plongeante du Suédois Dahlin, les cheveux aériens de l'Argentin Redondo, l'oeil-collimateur de l'Allemand Klinsmann, les cuisses véloces du Suisse Sutter, les hanches houleuses du Néerlandais Bergkamp, la main stoppeuse du Belge Preud'homme et les tripes de l'équipe américaine au complet. On ajoutera à ce corps d'élite, si l'on y tient, le doigt d'honneur de l'Allemand Effenberg en direction de ses compatriotes qui le haïent et le cœur miraculé du Saoudien Falatah qui est revenu au jeu exactement une seconde après avoir été attaché et sorti sur une civière... et la vessie capable de Maradona.